

## Jacques Probst

---

Auteur dramatique et comédien, né à Genève le 1<sup>er</sup> août 1951. Comédien, a joué dans plus de soixante spectacles, avec une prédilection pour les pièces de Shakespeare, Webster, Beckett, Pinter, H. Müller, Behan, Bond.

Il est l'auteur depuis 1969 d'une vingtaine de pièces pour le théâtre, allant du monologue (*Torito*; *Le Banc de touche*; *La Lettre de New York*; *Ce qu'a dit Jens Munk à son équipage*; *Lise, l'île...*) à des pièces de dix, quinze, voire plus de vingt personnages (*La Septième Vallée*; *Sur un rivage du lac Léman*; *On a perdu Ferkap*; *La Route de Boston*) ou encore des pièces de trois, cinq, sept personnages (*Jamais la mer n'a rampé jusqu'ici*; *L'Amérique*; *Le Quai*; *Missaouir la ville*; *Le Chant du muezzin*; *Un gué sur l'Amance...*).

Ces pièces furent représentées en Suisse, France, Belgique, dans des mises en scène signées par Philippe Mentha, François Berthet, Charlie Nelson, Roland Sassi, François Marin, Denis Maillefer, Joël Jouanneau, Jean-Pierre Deneffe, Liliane Tondellier, Claude Thébert et Probst lui-même.

Il a souvent, et particulièrement pour les monologues, travaillé avec des musiciens, parmi lesquels Raul Esmerode, Patrick Mamie, Maurice Magnoni, Matthias Desmoulin, Popol Lavanchy, Pierre Gauthier, les frères Arthur et Market Besson, Olivier Magnenat, Christine Schaller, Claude Tabarini, Nicolas Meyer, Émilien Tolk, Jean-François Bovard, Diego Marion, Patricia Bosshard.

Plusieurs des pièces ont fait l'objet d'enregistrements pour la Radio Suisse Romande.

Il a, en outre, écrit trois scénarios de films : *Le Rapt*, d'après *La Séparation des races* de C. F. Ramuz, coproduction TSR, TF1, *Torito*, TSR, et *Le Désert comme un jardin* pour la réalisatrice Maya Simon.

Ses *Huit monologues (Théâtre I)*, parus chez Bernard Campiche Éditeur en 2005, ont reçu le Prix de la Fondation Pittard de l'Andelyn, à Genève.

Jacques Probst

---

## Théâtre II

*Jamais la mer n'a rampé jusqu'ici*  
(1974)

*L'Amérique*  
(1975)

*La Septième Vallée*  
(1977)

*Le Quai*  
(1978)

*Missaour, la ville*  
(1982)

*Le Chant du muezzin*  
(*Par-dessus le monde,*  
*le chant du muezzin à la pointe du minaret*)  
(1986)



---

*Théâtre en camPoche*  
Répertoire

*Collection « Théâtre en camPoche »  
dirigée par Philippe Morand,  
en partenariat avec la Société Suisse des Auteurs (SSA)*

« Théâtre II », de Jacques Probst,  
cent soixante-quatrième ouvrage publié  
par Bernard Campiche Éditeur,  
le quatrième de la collection « Théâtre en camPoche »,  
a été réalisé avec la collaboration de Line Mermoud,  
Huguette Pfander, Daniela Spring et Julie Weidmann  
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche  
Photographie de couverture : Mario del Curto  
Photogravure : Bertrand Lauber, Color\*, Prilly,  
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly  
Impression et reliure : Imprimerie Clausen & Bosse, Leck  
(Ouvrage imprimé en Allemagne)

ISBN 2-88241-164-2  
Tous droits réservés  
© 2006 Bernard Campiche Éditeur  
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe  
[www.campiche.ch](http://www.campiche.ch)

JAMAIS LA MER  
N'A RAMPÉ JUSQU'ICI

*À Philippe Mentha,  
qui a mis en scène trois fois  
la pièce en douze ans*

## Notice

*J'avais vingt ans, et j'avais à vivre pour quelques mois dans une cellule de la prison de Saint-Antoine, à Genève. J'y avais été, à cause d'une brouille, condamné à un mois d'isolement. Je ne sais plus pourquoi le sous-directeur de la prison m'avait rendu furieux, et s'était retrouvé trempé d'un seau d'eau froide jeté sur lui à travers la porte ouverte de la cellule. Seul, pendant un mois, et un seul livre autorisé: la Bible. Ni papier, ni stylo, ni crayon. Par bonheur, le directeur, Étienne Voldé, avait pour moi de la sympathie et vint un soir me trouver dans ma cellule, me demandant quel genre de choses pourrait améliorer mon ordinaire. Du papier, des stylos. Je les ai reçus dès le lendemain matin.*

*La première page que j'écrivis fut le commencement d'une description de ma cellule, et d'abord l'étroite fenêtre barrée de six barres de fer plates, comme un store inamovible orienté vers le ciel. Je n'avais à voir entre les barreaux que quelques bandes de ciel, et c'est ce que j'écrivis sans savoir encore que j'écrivais le commencement de ce que je tiens pour ma première pièce de théâtre. Pendant l'année qui suivit ma sortie de prison, j'en écrivis trois ou quatre versions, dont celle-ci, que je lus dans la cuisine de la maison que j'habitais, au bord du Rhône, à quelques personnes que j'avais invitées, parmi lesquelles Jean-Marc Lovay, François Bertbet, Roland Sassi, Philippe Mentha, François Simon, Michel Barras... tous assis autour d'une table couverte de verres et de bouteilles de vin. La soirée se prolongea jusqu'au matin, et je me souviens d'un pistolet sorti d'une poche de Sassi, à qui je demandai la permission d'en tirer un coup*

*par la fenêtre, au-dessus du Rhône. Permission accordée, coup tiré. Je n'avais encore jamais tiré de coups de pistolet, ni de fusil, et n'en ai jamais retiré depuis. François Simon a pris de mes mains la petite arme de Sassi, est sorti de la cuisine, a descendu le sentier jusqu'au bord du Rhône où le pistolet a plongé. De retour dans la cuisine, Simon a dit à Sassi : « Ton machin n'a pas fait pan, il a fait plouf. » Le surlendemain, Philippe Mentha me téléphone :*

— *Ta pièce, qui va la monter ?*

— *Pour l'heure, personne.*

— *Je la monte. Nous commençons les répétitions demain.*

*Tu joueras Carne, Liliane (Tondellier) la muette, Lise (Ramu) Sabine et François (Bertbet) l'anarchiste. Ça te va ?*

— *Où répéterons-nous ? Où jouerons-nous ?*

— *Je trouverai.*

*Les répétitions commencèrent le lendemain dans la salle de Saint-Gervais. Nous étions début juillet. J'avais terminé la pièce en juin. Elle fut jouée en septembre au Théâtre de Carouge, alors dirigé par Guillaume Chenevière.*

*Au soir de la première, Mentha refusa qu'on sorte le champagne du réfrigérateur : il n'avait pas aimé la représentation. Au soir de la troisième représentation, nous eûmes le droit de faire péter les bouchons et libérer les bulles dans les verres.*

*Sabine est isolée du décor par un projecteur. Il serait bon que, d'elle, seul le visage soit visible. Autour de lui, l'obscurité.*

SABINE. Le temps est incalculable

nécessaire à charger d'une balle un pistolet, à enfouir dans sa bouche le canon, à presser sur la détente... incalculable.

Aiguiser un rasoir, nouer une corde, ouvrir une fenêtre, tourner le robinet d'une conduite de gaz tout ce temps qu'aucune mesure n'est capable d'évaluer.

J'ai quitté les écoles à quinze ans. En six mois, j'appris la sténographie, la dactylographie, la comptabilité commerciale. Puis durant cinq ans, je demeurai au service d'une importante compagnie d'assurances. Une nuit d'automne, arpenter les trottoirs de ma ville ne me surprit pas. Dix à quinze clients. Chaque nuit. Je fus riche.

On m'a proposé un voyage au nord du pays. J'aurais à y rencontrer un homme. À son sujet, j'ai demandé des explications, des indices me permettant de le reconnaître. On me refusa tout renseignement. C'était précisément pour recueillir sur lui indices et explications que l'on me proposait ce voyage.

J'interpelle mes veines avec une seringue chargée d'alcool ou d'opium, sève d'arbre à mescal, sang du soleil, morphine. Mes bras, mes jambes, des passoires : je ne sors jamais sous la pluie.

Toutes ces substances indispensables à ma vie, on me les promet.

On m'a demandé mon nom. J'ai dit : Sabine.

On m'a demandé : Sabine comment ? J'ai dit Sabine.

On m'a dit : c'est bien.

J'ai désiré ne partir que le lendemain matin, car alors nous étions au soir. On m'a dit de me mettre en route immédiatement. On m'a dit qu'en marchant rapidement je serais à destination à la prochaine aube.

De cela, il y a quelques jours. Ou quelques mois. Ou plus.

Je n'ai jamais cessé de marcher rapidement, ne me reposant que les jours de pluie, un abri de pierre, une grange, un hall de gare, car je ne sors jamais sous la pluie.

En chemin, quelques rencontres m'ont troublée : des gens ayant gouverné le monde ; d'autres, anciens pionniers sur Mercure, immunisés contre les radiations solaires ; d'autres, survivants de la Préhistoire, d'avant même la Préhistoire.

J'ai traversé des salles de Bourse, dormi sur des milliards de billets de banque. J'ai décollé plusieurs fois de plusieurs aéroports, toujours différents, toujours orientés vers le nord. Et les

ports, et les gares, j'ai oublié leur nombre. Des autoroutes aussi, j'ai oublié le nombre, mais toutes leurs directions étaient identiques: le nord.

La date de mon départ s'éloigna de quelques heures, puis de quelques jours, quelques mois, quelques années peut-être. Une chose seule m'est apparue certaine: le ciel change de forme et de couleur, et changent à son gré de forme et de couleur routes, fleuves et mers.

En cours de voyage, j'ai épousé un capitaine de navire, un chauffeur de camion, un steward de l'air. D'eux, j'eus respectivement quatre, neuf, et sept enfants.

L'or, l'argent, le sel, la fourrure, la graisse, le cristal, mon corps, m'ont servi de monnaie d'échange.

J'appris chaque printemps, vers le nord, la course des migrants, et chaque automne, vers le sud, la course de leurs enfants.

Je découvris que les migrants pâlisent au cours de leurs voyages. Les vents contrés les défont de toutes couleurs. Et pâlisent si bien qu'on ne les voit plus, que seule une oreille exercée pourrait déceler leur passage.

C'était autrefois.

Maintenant, j'ai dit ce que j'avais à dire.

*Sabine disparaît.*

*La lumière dévoile l'ensemble de la chambre.*

*Carne est immobile sous le soupirail.*

CARNE. J'existe entre le soleil et l'ombre.

*Il indique d'un geste le soupirail*: La source de la lumière, et l'ombre aussi m'abordent, comme m'aborde la lumière mais pénétrant par d'autres angles. Les mêmes angles. Inversés.

Je suis une science du vitrail.

On m'a dit : Vous la reconnaîtrez facilement.

J'ai dit : À quoi la reconnaîtrai-je facilement ?

On m'a dit : À cela qu'elle sera seule.

J'ai dit : On ne me laisse donc aucun choix ?

On m'a dit : Aucun choix.

J'ai dit : Excepté celui de son existence ; ce choix-là, vous ne pouvez me l'enlever.

On m'a dit : Le choix de son existence, tu l'auras.

Je n'ai rien ajouté. Je n'ai pas cherché à deviner les traits de celle qui viendrait.

J'ai ouvert ma valise, j'ai vérifié mon matériel, et j'ai vérifié aussi la correspondance de mon imagination avec le matériel. Satisfaisant. J'avais de quoi tenir le coup. Elle pouvait venir à n'importe quel moment, elle ne me surprendrait pas. Je renonçai à toute préparation concernant son arrivée.

De cela, il y a maintenant quelques jours. Ou quelques mois. Ou plus. Peut-être s'est-elle perdue en route. Accidentée. Ou quelqu'un l'attendait-il sans intention favorable, et avec cette dernière supposition, il y a fort à penser que je ne la verrai jamais. Une seule chose m'apparaît certaine, quand je porte mes yeux à la hauteur de trois mètres : exactement six barreaux transversaux... exactement trois barreaux verticaux...

exactement sept lamelles au store d'acier scellé dans la pierre... l'adjectif quotidien ne signifie rien de banal.

D'entre le cinquième et le deuxième barreau, j'ai vu descendre un jour la main de Dieu, désespérément vide. Les doigts en étaient arqués comme le sont ceux des mains de mendiants. J'ai attaché cette main au centre de la chambre. À ce que j'appelle moi, le centre de la chambre. Je l'y ai attachée avec le drap de mon lit. J'en ai énuméré les doigts, les détachant de la paume dès qu'ils étaient comptés. *À chaque degré, il effleure un doigt*: Je t'aime un peu, beaucoup, passionnément, à la folie, pas du tout.

Chaque soir, les doigts repoussaient, et chaque matin, je les détachais à nouveau, à la force des dents: je t'aime un peu, beaucoup, passionnément, à la folie, pas du tout.

Cela chaque matin, dès l'aube, quand toute la lumière est encore à venir, jeu du coq au dernier niveau de la nuit

sachant parfaitement que le coq est seul à connaître l'heure suivante, et pourtant me demandant s'il se doute du soir.

Cela est devenu à ce point intenable, que presque je l'ai vue entrer.

J'ai dit: Qui va là?

Elle a dit: Sabine.

J'ai dit: Sabine comment?

Elle a dit: Sabine.

J'ai dit: Qu'avez-vous dans ce sac? car elle portait un petit sac.

Elle a dit : Mes petites affaires... savon, linge de toilette, cuiller, assiette, gobelet...

J'ai dit : pas de couteau, pas de fourchette, car je connaissais l'inventaire.

J'ai dit encore : Ce ne sont pas vos petites affaires, elles vous serviront souvent, mais ne vous appartiendront jamais. Prenez garde de ne pas vous y attacher, vous devrez un jour les rendre à ceux qui vous les ont données.

Elle a dit : Comment m'attacherais-je à d'aussi misérables objets ?

J'ai dit : Ne soyez pas trop sûre de vous. Et à propos d'attachement, je lui ai raconté l'histoire de ma boîte d'allumettes vide.

Elle a dit : Entrerais-je ici dans un asile ?

J'ai dit : Rien de semblable. Je m'appelle Carne. Je suis écrivain. C'est ici que je demeure.

Je l'aime un peu, beaucoup, passionnément, à la folie, pas du tout.

Le choix de son existence, on ne peut me l'enlever. Bien entendu, le choix de son existence, je l'aurai. *Il touche le troisième et le quatrième doigt : ... passionnément... à la folie... Touche le cinquième doigt, le laisse retomber.*

Je suis écrivain. C'est ici que je demeure. J'y ai écrit seize nouvelles, cinq pièces dramatiques, trois poèmes, un roman.

Autrefois, j'étais respecté. On me disait non seulement excellent écrivain, style direct, jamais à court de mots blessants, mais homme vertueux, travaillant avec soin, sachant calculer la portée de chacune de mes phrases. On me

disait épris d'une égale justice pour mes frères,  
qui sont au nombre de trois milliards.  
C'était autrefois. Ce que je souhaitais pour mes  
frères, et le nombre de mes frères... autrefois.  
Maintenant, j'ai dit ce que j'avais à dire.  
*À la muette*: Apporte-moi la valise. Ce jour est  
peut-être celui de son arrivée, bien que chaque  
jour ait pu l'être, et que rien, jamais, ne se soit  
déclaré.

*La muette apporte la valise à Carne, et regagne sa place.  
Carne ouvre la valise. En sort un fusil, trois grenades, sept  
toiles de peintre, dont quatre sont vierges, un grand châle  
noir, un appareil photographique, des pinceaux, une boîte  
de couleurs, des lunettes noires.*

CARNE. Tout est là. Le contraire serait d'ailleurs  
impossible: d'ici, rien ne peut disparaître.  
Aucune porte de sortie. Et même si je déchirais  
les toiles, brisais le fusil, tordais l'appareil  
photographique, leur matière ne disparaîtrait  
pas, et le poids des débris serait identique aux  
objets qu'ils composèrent.

*On entend grincer une porte. Carne se dresse. Tend l'oreille  
en direction de la muette.*

CARNE, *à la muette*: Pas toi. Tu es incapable de  
bruit.

*On entend claquer une porte. Carne se jette sur le fusil.*

CARNE. Ce jour-là n'est pas silencieux comme les précédents. Qui va là? Qui va là? QUI VA LÀ?

SABINE, *sa voix seule*: Sabine.

CARNE. Sabine comment?

SABINE, *sa voix seule*: Sabine.

CARNE. Prouvez-le. Mot de passe.

SABINE, *sa voix seule*: On ne m'a pas indiqué de mot de passe.

CARNE. On ne vous a pas... C'est impossible.

SABINE, *sa voix seule*: C'est pourtant vrai.

CARNE. Impossible! Restez où vous êtes!

*Carne remet pêle-mêle tous les objets dans la valise, sauf le fusil. Puis il se lève, fusil à la hanche.*

CARNE. Sur quoi me fonderais-je pour croire que vous êtes Sabine? Montrez-vous. Plus près. Qu'avez-vous dans ce sac?

SABINE. Mes petites affaires. Savon, linge de toilette, cuiller, assiette, gobelet...

CARNE. Je connais l'inventaire: pas de couteau, pas de fourchette. Ce ne sont pas vos petites affaires.

Elles vous serviront souvent, ne vous appartiendront jamais. Prenez garde de ne pas vous y attacher. Un jour, vous devrez les rendre à ceux qui vous les ont données.

SABINE. Comment m'attacherais-je à d'aussi misérables objets ?

CARNE. Ne soyez pas trop sûre de vous. J'ai vécu ici très longtemps, ne possédant qu'une boîte d'allumettes vide. Pas de vêtement, pas de lit, ni de chaise... des aliments liquides. La muette n'était pas encore là. Je n'avais à étreindre qu'une boîte d'allumettes vide. Mais comprenez-vous bien ce que signifie étreindre ?

SABINE. Qu'est-elle devenue ?

CARNE. On m'a donné trois allumettes.  
J'ai enflammé la première ;  
une fois consumée, j'ai enflammé la seconde,  
puis, avec la troisième, j'ai enflammé la boîte.  
Les nuits suivantes furent plus noires encore que l'obscurité d'une boîte d'allumettes vide. Ce n'était pas tant la boîte, qui importait, que le rêve en dérivant, d'une possibilité de clarté à toute heure de la nuit. Je ne sais quelle sorte d'attachement peut provenir d'une assiette, ou d'un savon, mais gardez-vous à l'égard de ces objets de tout sentiment.

SABINE. Entrerais-je ici dans un asile ?

CARNE. Qu'entendez-vous par : un asile ?

SABINE. Asile de fous.

CARNE. On dit aussi maison de repos. Rien de semblable ici. Il est exclu qu'on ne vous ait pas indiqué le mot de passe. Je ne possède aucun moyen de vous identifier. Cela n'était pas prévu. Or, tout a été prévu. Minutieusement.

SABINE. Ma bonne foi vous convaincra peut-être que je suis Sabine.

CARNE. Votre bonne foi n'était pas prévue. Vous êtes entrée par le parc ?

SABINE. Les gens qui le peuplent sont étranges.

CARNE. La mer vient-elle encore jusqu'au portail ?

SABINE. Vous savez bien que nous sommes ici à des centaines de kilomètres de la mer la plus proche.

CARNE. N'essayez pas de troubler mes souvenirs. Je me rappelle parfaitement la mer devant les grilles du parc.

SABINE. Exactement ce que m'ont dit les autres : ne pas troubler leurs souvenirs.

CARNE. Quels autres ?

SABINE. Ceux du parc. Je vous en prie, soyez raisonnable.

CARNE. De quelle nature, leurs souvenirs ?

SABINE. Ils ont gouverné le monde... d'autres étaient pionniers sur Mercure... d'autres survivent à la Préhistoire...

Si rien ici n'est semblable à une maison de repos, où donc suis-je entrée ? Une prison ?

CARNE. Que savez-vous d'une prison ?

SABINE. Absolument rien. Ma vie fut toujours droite, rigide, rigoureusement honnête. Et j'ai pourtant beaucoup voyagé.

CARNE. Insinueriez-vous que seuls les gens immobiles sont honnêtes ?

SABINE. Généralement.

CARNE. Pourquoi vous supposer dans une prison ? Auriez-vous été jugée, condamnée ? Une erreur judiciaire ? Tant de meurtres demeurent sans attribution.

Rassurez-vous, vous n'êtes pas ici dans une prison. Du moins, pas dans ce qu'il est convenu d'appeler une prison. Avez-vous déjà visité un yacht de plaisance ? un studio de cinéma ? l'anti-chambre d'un procureur général ? une salle de

théâtre ? une tonnelle sous le printemps ? À tout cela, cet endroit pourrait ressembler. À bien des égards.

SABINE. Ne me parlez pas comme l'ont fait ceux du parc, ou je deviendrai...

CARNE. Continuez... que deviendrez-vous ?

SABINE. D'ailleurs, votre visage m'est familier. Je suis sûre de l'avoir déjà vu.

CARNE. Sans doute à la télévision. J'y ai répondu à quelques questions... le sens de la littérature... son efficacité politique... la destinée humaine... une foule de petits détails de cet ordre.

SABINE. Comme ceux du parc. Vous, c'est la télévision.

CARNE. Je n'ai jamais vu les gens auxquels vous faites allusion. Je suis écrivain. Je m'appelle Carne. Je demeure ici depuis un nombre incalculable de jours, ou de mois, ou d'années, j'ai écrit un roman, des pièces dramatiques, des poèmes, des nouvelles. Vous n'avez rien à mettre en doute. Ici, rien ne se met en doute.

SABINE. Vraiment ? Vous-même doutiez de mon identité.

CARNE. Rien ne me permet de la vérifier. On m'a dit : elle viendra demain matin. On m'a dit : elle s'appellera Sabine. Il y a de cela je ne sais combien de jours, de mois, ou même d'années.

SABINE. Vous a-t-on dit que j'apporterais une preuve de mon identité ?

CARNE. Certainement.

SABINE. Quelle preuve ?

CARNE. Sans doute un mot de passe.

SABINE. Quel mot de passe ?

CARNE. Un mot de passe !

SABINE. Que disait ce mot de passe ?

CARNE. Ce que doivent dire les mots de passe.

SABINE. Bien sûr, mais quelle phrase devait dire celui-ci ?

CARNE. Je ne m'en souviens pas... À la réflexion, on ne m'a peut-être rien dit de semblable... Je ne sais plus... On m'a dit : elle viendra demain matin, elle s'appellera Sabine. Il se pourrait qu'on ne m'ait rien dit de plus. Je vais donc devoir rester dans l'incertitude. Était-ce justement cela qu'on voulait, mon incertitude ?

Racontez-moi votre voyage... Inutile, je le connais : votre bateau a traversé la mer par temps calme ; vous avez abordé devant le portail du parc. Vous avez marché dans le parc, n'y avez rencontré personne...

SABINE. Des foules de gens...

CARNE. ... personne. Puis vous êtes venue jusqu'ici. Pourquoi me tromperais-je ? Je suis écrivain. J'ai beaucoup écrit. Il est trop tard pour m'être trompé. Qui donc auriez-vous pu rencontrer dans ce parc ?

SABINE. Personne... personne... des arbres... quelques pelouses... un massif de lilas.

CARNE. Je ne m'étais donc pas trompé. Voulez-vous boire quelque chose ?

SABINE. Un verre de lait.

CARNE. Pas de lait. Gin, vodka, whisky, cognac.

SABINE. Un verre de gin. Avec de la glace.

CARNE. Pas de glace.

SABINE. Un verre de gin. Sec.

CARNE, *à la muette* : Une bouteille de gin !

*La muette ouvre la petite armoire, en sort une bouteille vide de gin, l'apporte à Carne, ainsi que deux verres. Carne verse dans les verres un gin imaginaire.*

SABINE. Que faites-vous ?

CARNE. Je vous sers un gin. Vous pourrez facilement vous passer de glace.

SABINE. Mais cette bouteille est vide.

CARNE. Excusez-moi, je ne m'en étais pas aperçu.  
*À la muette:* Une autre bouteille de gin.

*Autre bouteille, vide, même scène.*

SABINE. Celle-là aussi est vide.

CARNE. Ne me contrariez pas. Je vais m'excuser encore une fois, et ouvrir une troisième bouteille. Cette fois-ci, ne dites rien. Compris ? Excusez-moi, je ne m'en étais pas aperçu.

*À la muette:* Une autre bouteille de gin.

*Autre bouteille, vide, même scène. Carne tend un verre à Sabine.*

SABINE. Je crois que je n'ai pas soif. *Elle pose le verre.*

CARNE. Le gin se passe de soif.

SABINE. Surtout du gin de cette qualité, mais je n'ai pas envie de gin. J'aurais préféré un verre de lait, mais puisqu'il n'y en a pas...

CARNE. Pas une goutte. Il me serait difficile d'en inventer. Vous pouvez toujours boire ce gin en imaginant le goût du lait, peut-être le retrouverez-vous.

SABINE. Cela m'étonnerait : le goût du gin est très caractéristique, je ne pourrais m'abuser. *Désigne la muette* : elle ne boit rien ?

CARNE. Elle est muette.

SABINE. Cela empêche-t-il de boire ?

CARNE. Ne vous occupez pas d'elle.

SABINE. Sa gorge est-elle obstruée à ce point que le liquide n'y passe pas mieux que les sons ?

CARNE. Ne vous occupez pas d'elle.

*Sabine reprend son verre vide, s'approche de la muette, lui offre le verre.*

SABINE. Bois, ça décante, le gin. Et ça rend bavard, à forte dose.

*La muette ne bouge pas.*

SABINE. Serait-elle aussi sourde ?

CARNE. Comment le savoir, elle n'a jamais pu le dire.

SABINE. Si j'avais une fourchette...

CARNE. Interdit. Qu'en feriez-vous ?

SABINE. Je la lui planterais dans le ventre.

CARNE. Pourquoi cela ?

SABINE. Pour l'entendre hurler.

CARNE. Vous seriez déçue. Pour n'entendre d'elle qu'un mot, j'ai tout essayé.

SABINE. Y compris la fourchette dans le ventre ?

CARNE. Ici, les fourchettes sont interdites. Mais je dispose d'autres moyens.

SABINE. Vos ongles ? Les siens ? *S'approchant de la muette* : Montrez-moi vos mains... *Elle observe les mains de la muette* : ... Combien de fois ses ongles ont-ils dû repousser ? Combien de fois les avez-vous arrachés ? Avec quel instrument ?

CARNE. Je vous ai dit de ne pas vous occuper d'elle.

SABINE. Vous avez raison. Et de vous aussi, je vais cesser de m'occuper.

*Sabine sort de son petit sac une seringue, une ampoule de liquide. Elle brise l'ampoule à son extrémité, remplit consciencieusement la seringue.*

CARNE. D'où sortez-vous cela ?

SABINE. Vous le voyez.

CARNE. Ce sac n'est pas destiné à ce genre d'objet. Une cuiller, une assiette, un linge de toilette, un savon. Pas de seringue. Il n'a jamais été question de seringue. Les seringues n'entrent pas dans l'inventaire.

SABINE. C'est vous qui le dites.

CARNE. NON ! Ce n'est pas MOI qui le dis !

SABINE. Ah... et qui le dit ?

CARNE. Je ne sais pas... je sais que les seringues n'entrent pas dans l'inventaire, pas plus que n'y entrent les couteaux et les fourchettes.

SABINE. Et s'il y avait pour moi une exception ?

CARNE. Les exceptions n'existent pas !

SABINE. Le gin, le cognac, le whisky, la vodka... figurent-ils dans l'inventaire ?

CARNE. Donnez-moi cette seringue. Et l'ampoule.

SABINE. L'ampoule est vide.

CARNE. Même vide, elle représente ici un objet de trop.

SABINE. Votre fusil entre-t-il dans l'inventaire ? Et votre valise ?

CARNE. La valise est vide.

SABINE. Même vide, elle représente ici un objet de trop. À vous le gin, à moi la seringue. Nous sommes quittes. Vous êtes écrivain. Vous connaissez la vie. Vous savez que les battements du cœur et la respiration n'y suffisent pas.

Vous savez qu'il existe des circonstances où ne pas avoir sous la main une bouteille de gin, une seringue, serait fatal. Il est impossible que vous ne l'ayez pas écrit dans vos livres.

*Elle cherche, fouillant la chair avec l'aiguille, la veine de l'avant-bras.* Je ne vous ai pas longtemps reproché la mer devant le portail. Je ne vous ai pas longtemps reproché le parc dépeuplé. Et la troisième bouteille de gin. Ni vos apparitions à la télévision. Ni les sujets que vous dites avoir traités.

Salope de veine. Comme si j'y avais coulé du ciment. Faudrait un marteau, pour enfoncer ce piston.

# L'AMÉRIQUE

*À François Bertbet*

## Notice

*J'ai toujours aimé cette exigence « scientifique » de l'apôtre Thomas, quand à la fin de l'Évangile selon saint Jean, après la crucifixion de Jésus, il demande à voir les plaies laissées par les clous dans les mains et les pieds du Christ, et celle aussi laissée par la lance d'un Romain dans son flanc, avant de croire en sa résurrection.*

*Voir les plaies  
et mettre son doigt dedans.*

*En 1976, François Berthet s'était chargé de la création de L'Amérique à Genève, Salle Simon Patiño. Ce fut la première de ses malheureusement très rares mises en scène. Yvette Théraulaz, qui jouait le rôle de Julie, était un jour venue chez moi, au bord du Rhône, me demander la permission de changer l'articulation d'une phrase, une seule, qu'elle avait de la peine à dire. L'Amérique était ma deuxième pièce, et j'avais l'insolence et la fatuité d'un jeune auteur: j'avais refusé, arguant que je n'avais jamais écrit une phrase sans la prononcer au moins vingt fois, et que si je parvenais, moi, à dire cette phrase, elle y parviendrait elle-même à plus forte raison, puisqu'Yvette était à cette époque déjà une superbe actrice. Et moi, un con prétentieux. Ce sont les pires.*

*À un moment, vers la fin de la représentation, François, qui jouait le rôle de Léo, se trouvait assis sur un tabouret, un saxophone entre ses bras comme un enfant. Le bec d'ébène était muselé d'un capuchon de métal, et les*

*poignets de François entravés d'une paire de menottes. Le contrebassiste Christian Landry, dont le père était alors chef de la police genevoise, nous avait prêté les menottes qu'il avait à son père subtilisées.*

*François sur le tabouret, le saxophone entre ses bras, forcé d'être muet, et là-dessus, comme on dit « la servante » au théâtre, une ampoule nue suspendue au plafond, peu de lumière et le silence. J'ai de ce moment une photographie encadrée au-dessus de ma table. On y voit François assis sur le tabouret, le saxophone entre ses bras, les menottes fermées sur ses poignets, et son regard, le regard de François qui regarde... Je ne sais pas.*

# LA SEPTIÈME VALLÉE

*À Jean-Marc Lovay*

## Notice

*Dans les années soixante-dix, Otto Ceresa était en charge du département « théâtre » de la fondation Pro Helvetia. À ce titre, il m'avait proposé en 1976 la somme de douze mille francs répartie sur quelques mois durant lesquels j'écrirais une pièce. Sa proposition s'assortissait de deux conditions : je devais, dans les trois mois à venir, envoyer à la fondation un synopsis de la pièce, après la lecture duquel les douze mille francs me seraient ou non octroyés. Normal. Par contre, la seconde condition était plus inattendue : Pro Helvetia s'annonçant producteur de la réalisation scénique de la pièce, on me recommandait de ne lésiner ni sur les décors, ni sur le nombre de personnages.*

*Là-dessus, j'ai séjourné en compagnie de mon chien, Corbière, pendant quelques semaines sur un alpage au-dessus de Pinsec, val d'Anniviers, où j'habitais une étable d'alpage pour les chèvres. Ces dernières ayant disparu, je profitais de leur foin pour dans leur étable faire mon lit, et la couche de mon chien. Mon ami Jean-Marc Lovay, magnifique romancier valaisan, habitait alors Pinsec et montait chaque matin vers mon étable afin de faucher l'herbe de l'alpage très pentu. Sur le coup de cinq heures, le soleil à peine levé, Jean-Marc arpentait le pré à larges coups de faux, et derrière lui je retournais d'une fourche l'herbe mouillée de rosée pour la présenter au soleil. Le soir, nous engrangions le foin dans un fenil construit de planches à claire-voie, et qu'en Valais nous appelons un raccard.*

*Un matin, l'herbe fauchée et retournée, nous buvions devant mon étable du café versé de la marmite que j'avais posée sur le feu. À nos pieds, la pente dévalait jusqu'à la Navisance, rivière issue des montagnes de quatre mille mètres fermant la vallée au-dessus de Zinal. En face de nous, c'était Saint-Luc, et Chandolin, la Bella-Tola, le col de Meiden et le Tounot. En dessous de Saint-Luc, Vissoie et une partie de la route alpine montant de Sierre à Grimentz. Jean-Marc me dit, et me le dit si bien que je doute encore n'avoir pas assisté aux événements qu'il inventait :*

— *Imagine une colonne de chars d'assaut, de camions, de jeeps montée de Sierre. On la verrait d'ici, faisant l'ascension de la route vers Vissoie. Puis, de la place de Vissoie, juste devant le Café des Chasseurs, ou des Chamois, je ne m'en souviens plus, une voix amplifiée à travers un mégaphone se répand sur toute la vallée : « Tous les hommes valides, quel que soit leur âge, munis de quelques denrées alimentaires et d'un fusil s'ils en possèdent un ont l'obligation de se présenter d'ici midi sur la place de Vissoie, devant le Café des Chamois ! (ou des Chasseurs, je ne m'en souviens plus.) Tous les contrevenants seront passés par les armes ! »*

— *Tu entends ça ? me demande Jean-Marc, à quoi je réponds :*

— *Que vais-je faire de mon chien ?*

*Jean-Marc m'assure que la seule chose que nous puissions faire est de rapidement descendre chez lui, à Pinsec, d'y prendre son fusil, une pièce de fromage, une autre de viande sèche, quelques bouteilles de vin, et loin ! Filer dans la direction opposée à Vissoie. Par les cols passer sur la vallée d'Hérens, Évolène, La Sage, et remonter la vallée,*

*contourner la Dent-Blanche et nous retrouver soit en Italie, soit en France. Ça, ou n'importe quoi d'autre, mais ne surtout pas répondre aux sollicitations hurlées depuis la place de Vissoie.*

*Il était environ dix heures quand ce matin Jean-Marc est redescendu à Pinsec. Quand le soir, à cinq heures, il est remonté pour que nous engrangions le foin, j'avais écrit le synopsis que j'enverrais à Otto Ceresa depuis la poste de Vissoie, ouverte sur la place en face du Café des Chasseurs. Ou des Chamois, je ne m'en souviens plus. Mon synopsis, quatre ou cinq pages, racontait l'histoire d'une révolution menée par des anarchistes, dans un pays où facilement, et sans jamais la nommer, on reconnaissait la Suisse. Toute l'affaire se passerait dans les montagnes, et plus particulièrement dans la Septième Vallée. On tuait le président du pays, on prenait le pouvoir, et la Suisse, jamais nommée, devenait le premier État anarchiste du monde stupéfait devant le succès de l'entreprise.*

*Le synopsis envoyé, je ne comptais plus sur les douze mille francs de Pro Helvetia, qui n'allait tout de même pas subventionner un appel à la destruction de la démocratique et neutre Helvétie. Peu m'importait, j'écrirais la pièce. Chaque jour, du seuil de mon étable, je voyais se dérouler mon histoire autour des accidents de la vallée, sur ses pâturages et jusque sur ses glaciers bleus et gris au-dessus de Zinal.*

*Quelques jours après mon retour à Genève dans la maison que j'habitais au bord du Rhône, je reçus d'Otto Ceresa l'annonce qu'après lecture du synopsis Pro Helvetia m'offrait douze mille francs pour écrire la pièce. Sans lésiner sur le nombre de personnages. J'étais à l'époque naïvement honnête. J'espère l'être resté aujourd'hui. Je*

*pouvais écrire la pièce, et je l'écrivais, mais sans accepter les douze mille francs de Pro Helvetia, dont la Confédération subventionne l'essentiel du budget.*

*En 1976, douze mille francs représentaient encore une jolie somme d'argent, et de ma vie je n'en avais jamais reçu autant d'un coup. Mais je ne pouvais d'une main prendre cette rétribution, et de l'autre assassiner le gouvernement dont, au bout du compte, elle était issue. D'autant plus qu'à Pro Helvetia je n'avais rien demandé.*

*Je fis part de mon dilemme à Philippe Mentha, que j'avais choisi pour, s'il le voulait bien, mettre en scène la future pièce, et à Otto Ceresa, qui était un homme que de toute façon j'estimais beaucoup. Nous nous réunîmes tous les trois à Lausanne, chez Mentha, et je leur dis, entre autres choses, qu'une telle pièce rendue publique à Cuba m'aurait envoyé en prison, et devant douze fusils en Argentine et au Chili, au goulag pour ce qui était de l'URSS, et en Mandchourie si la pièce était connue à Pékin. Dans d'autres pays, aux mœurs moins extrêmes, mon synopsis aurait simplement glissé des mains du lecteur dans la poubelle. Mais en Suisse... Je ne pouvais pas accepter.*

*On m'expliqua que je n'étais pas riche, et même pour ainsi dire pauvre, et que j'avais une femme et un enfant, une petite fille de deux ans qui était ma Marie. Je ne pouvais pas accepter. J'écrivais la pièce, mais sans cet argent pour m'en rémunérer. Lequel, de Mentha ou de Ceresa, finit par me suggérer :*

*— Change le cours de ton histoire: ta révolution anarchiste, fais-la échouer.*

*J'acceptai les douze mille francs. J'écrivis la pièce. J'y fis échouer la révolution anarchiste. Je ne lésinai pas sur le nombre de personnages, la pièce en compte, je crois, pas loin*

*de trente. Pour décor, des sommets glacés de plus de cinq mille mètres, qu'aurait à édifier Jean-Marc Stihlé. Je fis même une scène dans une clairière où apparaissaient six loups. Je me disais qu'ainsi Mentha aurait de quoi s'amuser, lui dont la recommandation aux comédiens avant chaque représentation est toujours la même :*

*— Amusez-vous !*

*Mentha n'a jamais pu monter la pièce : quand j'eus fini de l'écrire, et alors même qu'avec Philippe nous avions envisagé une distribution des rôles, Pro Helvetia n'eut soudain plus les moyens financiers d'en assurer la réalisation. Passons !*

*Douze ans plus tard, François Berthet en organisa une série de lectures publiques, avec une quinzaine de comédiens, au Centre Beaubourg-Pompidou à Paris.*

*Encore sept ans plus tard, en 1996, François Marin en assura la mise en scène au Théâtre de l'Arsenic, à Lausanne.*

## LE QUAI

*À Liliane Tondellier,  
qui a posé ses lumières  
sur mon sombre chemin de fer*

## Notice

*Un an avant d'écrire Le Quai, j'avais reçu une petite lettre de Roger Blin, qui avait lu Jamais la mer... et L'Amérique et me proposait une rencontre à Paris, chez lui, rue du Faubourg-Saint-Honoré. À cette époque, je jouais au Théâtre de Poche, à Genève, une pièce de Pinter : L'Anniversaire, qu'avait mise en scène Philippe Mentha. À Gérard Carrat, directeur du théâtre, j'avais fait lire la lettre de Blin, et Carrat me dit :*

— *Sitôt les représentations terminées, cours à Paris.*

— *Je n'ai pas de quoi m'offrir le voyage, et encore moins un hôtel à Paris.*

*Après la dernière représentation, Carrat m'envoya, accompagné de sa secrétaire Yvette, pour une semaine à Paris, sous le prétexte d'aller voir quelques spectacles susceptibles d'intéresser le Théâtre de Poche. Notre voyage et notre hôtel, avenue du Maine, étaient aux frais du théâtre.*

*Gérard m'avait dit : « Cours à Paris », mais en 1977, le TGV n'existait pas et le voyage durait environ six heures, ce qu'encore aujourd'hui je préférerais. J'aime vivre dans les trains, et de toute façon, à moins de six heures, le voyage à Paris ne se mérite pas.*

*Le soir de notre arrivée, j'appelai Roger Blin au téléphone. Il me donna rendez-vous chez lui pour le lendemain matin. À neuf heures, ce lendemain matin, j'étais devant la porte d'entrée de l'immeuble rue du Faubourg-Saint-Honoré. Je montai quelques marches d'escalier jusqu'à parvenir devant une porte entrouverte, en travers de*

laquelle étaient tracées à la craie blanche les lettres capitales : BLIN. J'entendis tousser de l'autre côté de la porte. Je me tenais sur le seuil de celui qui avait été l'ami d'Antonin Artaud, de Samuel Beckett, de Jean Genet, d'Adamov. De ces trois derniers, il avait été le premier à porter les pièces sur scène. À part une seule concession faite au répertoire dramatique, *Macbeth*, il n'avait monté que des pièces qui ne l'avaient jamais été, signées par des auteurs vivants. J'ai frappé à la porte. Une voix, celle de Blin, a répondu : « Entrez, je vous attendais. » Pendant toute une semaine, je fus avec Blin de neuf heures à treize heures, puis il me quittait pour le Petit Odéon où il remontait encore une fois *En attendant Godot*, et je le retrouvais vers vingt heures, dans l'un ou l'autre café du quartier de l'Odéon. Il me dit avoir aimé mes pièces, mais qu'ayant toutes les deux déjà connu la scène, il ne les monterait pas. Par contre, si je lui envoyais une prochaine pièce...

Je fus pendant cette semaine transporté plusieurs années en arrière, dans un monde de gens que j'aimais. Sur les tables auxquelles nous nous asseyions, des gens pour lesquels j'avais la plus grande admiration venaient très familièrement déambuler, comme si Blin jusque dans ce café les avait amenés à son bras : Artaud, Éluard, Breton, Beckett, Genet, Adamov, Picasso, et surtout Blin lui-même. Au soir de notre dernière entrevue, il quitta la table à vingt-deux heures, m'y laissant avec Yvette et son décorateur, originaire d'Yverdon, avec lequel il avait le plus souvent travaillé. Blin s'est levé, je me suis levé, l'ai raccompagné à la porte du café où nos mains furent mutuellement serrées. Et Blin s'en est allé le long de la rue, et je l'ai regardé s'en aller, grand et droit sous les lampadaires

*jaunes de la rue, sa chevelure blanche comme un autre lumignon, mais allant, celui-là, quelque part.*

*Lors du voyage de retour vers Genève, du côté de Mâcon, dans un paysage noyé sous le crachin, je vis la cabane de bois d'un garde-barrière, maison rudimentaire dont les trois fenêtres s'ornaient de fleurs rouges. Le garde, sa manivelle à la main, attendait le passage du dernier wagon pour remonter la barrière. Dans un jardin potager à côté de la cabane jouaient deux petites filles. L'une portait un seau et l'autre un arrosoir, et je voyais qu'elles étaient responsables d'une douzaine de salades.*

*À ce moment-là, je commençais, sans papier ni stylo, d'écrire Le Quai. J'avais vu le garde-barrière et ses deux filles. Peu avant que le train n'arrive à Genève, le personnage d'Eva était arrivé.*

MISSAOURI, LA VILLE

*À ma Samarine*

## Notice

*En 1982, j'habitais à Genève rue Saint-Ours, seul avec ma fille de sept ans, Marie. Financièrement plutôt démuné, j'étais allé au bout de la rue demander au théâtre de la Comédie s'il n'y aurait pas pour moi à la construction des décors un travail. Gérard Mendonnet, alors chef technique, m'a répondu dans un grand sourire qu'il ne voulait pas de moi, histoire d'épargner mes doigts. Je venais d'écrire Missaouir, la ville, et Benno Besson venait de prendre à la Comédie ses fonctions de directeur. À tout hasard, je laissai la pièce à son nom dans le bureau de l'administration. Besson m'a téléphoné la semaine suivante, et nous avons passé dans ma cuisine tout un après-midi à la fin duquel Besson m'avait convaincu de monter moi-même ma pièce dans son théâtre la saison prochaine. « Finissez votre travail, me disait Besson. Vous avez écrit votre pièce sur du papier, venez l'écrire sur la scène. » Trois mois plus tard, j'avais choisi toute la distribution des rôles, à l'exception de celui de Sonia. J'aurais voulu pour ce personnage Delphine Seyrig, à qui j'avais envoyé la pièce, et qui me répondit OK, à condition de tout repousser de six mois car elle serait en tournage de film au moment prévu pour les répétitions. Impossible de repousser l'affaire ne serait-ce que d'un seul mois, la saison était programmée.*

*Un après-midi de juin, je buvais quelques verres au café Landolt avec mon ami François Berthet, auquel j'avais confié le rôle du soldat. Une jeune femme de vingt-cinq ans, blonde et magnifique, passe devant notre table au fond du café.*

— Elle, me dit François. Juliana Samarine. Pour jouer Sonia, elle serait très bien.

— Je n'ai pas besoin d'une belle actrice, mais d'une bonne actrice.

— Pas sa faute si elle est belle, rétorqua François, et c'est une bonne actrice.

Je m'en suis souvent trouvé bien de suivre les conseils de François, et je suivis celui-ci. J'engageai la Samarine. La première représentation eut lieu à la Comédie, en mars 1983. En août de la même année, j'épousai Juliana. Il y a de cela vingt-deux ans et, oui, merci, nous nous portons très bien.

LE CHANT DU MUEZZIN  
*(Par-dessus le monde,  
le chant du muezzin à la pointe du minaret)*

*Suite de la notice précédente*

*Tout de suite après les représentations de Missaouir à la Comédie de Genève, et juste avant nos épousailles, j'emmenai Juliana au Maroc. Nous voyageâmes dans le pays pendant deux mois, accompagnés par Jean-Marc Lovay et son amie Sylvie Stalder, fameux chaperons.*

*Dès Tanger, où nous avions débarqué du ferry L'Agadir, commença toute l'affaire. Nous étions, Juliana et moi, en fin d'après-midi dans notre chambre d'hôtel, à mener sur le lit de tendres conversations. Soudain s'éleva sur la ville, d'un minaret voisin de l'hôtel, l'appel à la prière lancé plein ciel par le muezzin. Je dis :*

*— Ce n'est peut-être pas le moment de...*

*— Nous ne sommes pas musulmans, répliqua Juliana. Cela ne nous concerne pas.*

*Et nous reprîmes notre conversation où elle en était restée. Durant tout le voyage, dans la plupart de nos chambres d'hôtel, que ce soit à Meknès, à Fès, à Marrakech, Ouarzazate, Zagora, Beni-Melal, Goulimine, Agadir, Essaouira, El Djadida, Casablanca, à presque chaque fois que sur un lit nous échangeions... de tendres pensées, la mélodie d'un muezzin entrain soudain par la fenêtre ouverte. Je ne sais plus dans quelle ville Juliana comprit le fin mot de l'histoire :*

*— En ce moment le muezzin n'appelle pas les fidèles à la prière. Ce muezzin est le même, qui nous suit depuis Tanger. Il m'a remarquée dès notre descente du ferry, et là-haut, sur son minaret, il pleure sur toute la ville sa douleur et son chagrin de n'être pas à ta place sur ce lit.*

*Rien que ça ! De retour à Genève, devant un gratin dauphinois à la Brasserie Harry Mark, rue de Carouge, je fis part de cette histoire à Benno Besson, et lui dis mon désir d'en écrire une pièce. Benno a tiré de son sac un grand agenda, l'a ouvert, feuilleté, et m'a proposé pour dans un an la date de la première répétition, puis six ou sept semaines plus tard, celle de la première représentation sur la scène de la Comédie, dont il était alors le directeur. Je lui objectai que de cette pièce, je n'avais pas encore écrit le premier mot, n'en connaissait pas le titre, ni le nombre de personnages. Benno me répondit :*

*— Ça, Probst, c'est votre problème.*

*Après y avoir inscrit les dates des répétitions, des représentations, Benno referma l'agenda, et nous avons commandé une autre bouteille de vin.*

*J'écrivis la pièce, le saxophoniste Maurice Magnoni écrivit une partition musicale pour huit musiciens, et la première représentation eut lieu à la date inscrite par Besson dans son grand agenda, devant un gratin dauphinois.*

---

## NOTES

Création de *Jamais la mer n'a rampé jusqu'ici*

En septembre 1974,  
Au Théâtre de Carouge, à Genève

*Mise en scène* : Philippe Mentha  
*Décor* : Jean-Claude Maret

Avec :  
*Sabine* : Lise Ramu  
*La muette* : Liliane Tondellier  
*Carne* : Jacques Probst  
*Withoutkopf* : François Berthet

*Jamais la mer n'a rampé jusqu'ici a paru en édition originale aux Éditions Noir, à Genève, en 1977.*

Création de *L'Amérique*

En juin 1975,  
À la Salle Simon Patiño, à Genève

*Mise en scène*: François Berthet  
*Décor*: à peu près inexistant

Avec :  
*Léo*: François Berthet  
*Julie*: Yvette Théraulaz  
*Le flic*: Roland Sassi

*L'Amérique a paru en édition originale aux Éditions Noir, à Genève, en 1977.*

Création de *La Septième Vallée*

En mars 1996,  
au Théâtre Arsenic, à Lausanne

*Mise en scène* : François Marin

*Assistant* : Michel Sauser

*Scénographie et costumes* : Caroline Emmelot  
et Pierre-Alexis Deville

*Lumière* : William Lambert

Avec :

*Corbeau* : Marc Mayoraz

*Le Président, Larvo, Télior* : Dominic Noble

*Savar, Gé* : Julien Basler

*Aïssa* : Barbara Storrer

*Lauria* : Véronique Reymond

*Ranis, Vasias* : Michel Sauser

*Narbine* : Juan Antonio Crespillo

*Pieras* : Yvan Perrin

*Malvia, Colonel* : Nalini Salvadoray

*La Septième Vallée a paru en édition originale aux Éditions  
Luigi Luccheni, à Genève, en 1979.*

Création de *Le Quai*

En 1979,  
Au Théâtre de Carouge, à Genève,  
direction François Rochaix

*Mise en scène* : Jacques Probst  
*Décor* : Jean-Claude Maret  
*Éclairages* : Liliane Tondellier

Avec :  
*Eva* : Claire Dominique  
*Liuvva* : Claude Delon  
*Naalia* : Catherine Freiburghaus  
*Le garde-barrière* : Roland Sassi

*Le Quai a paru en édition originale aux Éditions Luigi  
Luccheni, à Genève, en 1979.*

Création de *Missaouir, la ville*

En mars 1983,  
Au théâtre de la Comédie, à Genève,  
direction Benno Besson

*Mise en scène*: Jacques Probst  
*Décor*: Michel Braun  
*Éclairages*: Liliane Tondellier  
*Maquillages*: Suzanne Pisteur

Avec :  
*Markia*: Claire Dominique  
*Sonia*: Juliana Samarine  
*Salvaad*: Jacques Amyrian  
*Harry*: François Germond  
*Le marchand*: Jean Turlier  
*Le soldat*: François Berthet  
*Hazas*: Philippe Morand

Création de *Le Chant du muezzin*  
(*Par-dessus le monde, le chant du muezzin à la pointe du minaret*)

Le 13 mai 1986,  
Au Théâtre de la Comédie, à Genève,  
direction Benno Besson

*Mise en scène*: Roland Sassi  
*Assistant*: Philippe Lüscher  
*Décor et costumes*: Jean Bosserdet  
*Éclairages*: Liliane Tondellier  
*Réalisation des costumes*: Mireille Dessingy  
assistée de Verena Eubach

Avec:  
*Vieille Solweig*: Juliette Brac  
*Jeune Solweig*: Juliana Samarine  
*Midjas*: Jacques Probst  
*Midji*: Jean-Charles Fontana  
*Ahmed*: Raoul Pastor

*Musique*: Maurice Magnoni

Avec :

*Contrebasse*: Nina Dehenney

*Percussions*: Patrick Devers

*Clarinete*: Peter Ernrooth

*Trompette*: Jan Gordon-Lennox

*Euphonium*: Didier Hatt-Arnold

*Saxophones, clarinettes*: Maurice Magnoni

*Flûte*: Mathieu Poncet

*Chant*: Christine Python

Par-dessus le monde, le chant du muezzin à la pointe du minaret *a paru en édition originale à la Comédie de Genève, en 1986.*